

III.

Cette science de l'avenir, que l'homme désirerait posséder, et que tant de faux prophètes lui ont vainement promise dans la suite des âges, serait-elle un bienfait ou un châtiement ? S'il avait la faculté de suivre son attrait, s'il lui était permis d'ouvrir le grand livre du temps, d'y lire sa vie entière, ne serait-il pas aussitôt dégoûté de cette faveur, et ne la regarderait-il pas comme plus inutile qu'utile ? Sa curiosité serait satisfaite ; mais, après quelques heures de jouissances, la science de l'avenir lui coûterait assurément des craintes, des angoisses, des remords et des larmes qui feraient le tourment de ses jours.

Le malheur, ce grand ennemi de l'homme, le malheur qui le trouve toujours si faible et si abattu, lui apparaîtrait dans le lointain comme une hydre sans cesse renaissante. Son imagination, se créant mille fantômes, ajouterait encore à la triste réalité, et porterait une douloureuse affliction dans son âme. Si, outre les misères de chaque jour, nous avions sous les yeux la perspective de malheurs plus grands encore, nous perdriions courage, nous tomberions de fatigue sur la route sans pouvoir avancer. L'Écriture dit : *À chaque jour suffit sa peine.*

Le père de famille ne trouverait plus de joie dans l'intérieur de sa maison, son foyer ne lui paraîtrait plus un doux asile des vertus et des saintes affections, s'il savait qu'à telle époque ses enfants lui seront ravés. Cette pensée ne lui laisserait point de repos, et les douceurs de la paternité seraient changées pour lui en amertumes.

Le jeune homme qui se fraie, avec tant de peine, un chemin à travers le monde, n'aurait pas la force de poursuivre sa carrière, s'il savait qu'au moment d'atteindre son but, il tombera sous les coups du sort et perdra en un instant le fruit de dix années de travail. L'adolescent qui cultive avec ardeur son intelligence et sa mémoire, ce vaste champ dont chaque sillon coûte des sueurs, qui glâne patiemment ce que le génie a produit dans les siècles passés, aurait-il le courage de faire tant d'efforts pour s'instruire, oserait-il encore paraître noblement sur les livres, s'il prévoit que la science lui sera inutile ou funeste ?

Le soldat et l'homme de bien ne montreraient pas autant de dévouement à la patrie, s'ils connaissaient les déceptions qui les attendent.

Supposez la connaissance de l'avenir, l'amitié, ce charme de la vie, devient moralement impossible. Un léger nuage assombrit le ciel ; une indiscretion, un mot, suffisent pour rompre une liaison intime depuis plusieurs années. On n'oserait plus épancher tous les secrets de son cœur dans le sein de cet ami qu'on prévoirait avoir bientôt pour indifférent ou ennemi. L'histoire de Sappho et de Nicéphore en est une preuve. Une amitié est inviolable et ne finit qu'à la mort ; mais si on connaît cette fatale époque, quelle joie peut-on éprouver à s'ouvrir à cet autre soi-même, si on songe que bientôt il nous quittera, et que sa mort nous causera autant de chagrins que sa vie nous avait donné de consolations ?

Lors même que l'homme devrait être souverainement heureux, la science de l'avenir ne lui serait point une faveur. Le cœur humain aime l'imprévu : il se réjouit d'un événement heureux comme il s'affligeait naguère d'une infortune, et trouve un double charme dans un plaisir inattendu, dans une agréable surprise. Chacun regarderait comme fades et insipides les jouissances qu'il savait lui être assurées. L'écouler, certain par avance du succès, n'aura plus la même vigilance et cette inquiétude qui le force à travailler ; les récompenses seront sans valeur, et il n'osera pas même s'applaudir de ses triomphes.

Le général, persuadé que la victoire ne peut déserter son drapeau, n'aura pas soin de discipliner ses troupes, de les préparer au combat, et comme il ne doute pas de la réussite, il sera insensible à ses trophées. Il est donc nécessaire à l'homme d'ignorer le bonheur plus ou moins grand qui lui est réservé.

En connaissant l'avenir, chacun saurait le moment où il doit mourir. Dès lors plus de joie, plus de paix, mais toujours l'appréhension et le deuil.

Laissons donc à l'homme la consolation de ne voir le malheur qu'au moment marqué par la main de Dieu ; laissons-lui sa douce erreur, sa paisible incertitude : il est si doux d'espérer, même contre toute espérance ! Le souvenir de ces rares instants de repos le consolera au moment de l'ennui et de l'adversité.

La Providence a donc agi dans nos intérêts en dérochant à nos regards une science qui nous serait mille fois plus funeste qu'utile, ou plutôt Dieu a bien fait ce qu'il a fait. Elle l'avait compris l'auguste captif de la tour du Temple, la digne sœur du roi-martyr, Madame Elisabeth, qui, dans ce cachot où elle apprit la mort de Louis XVI et de Marie-Antoinette, où elle fut séparée du dauphin et de sa nièce, où elle reçut son injuste et criminelle sentence, composa une prière admirable de résignation, prière qu'elle récitait chaque jour et que l'Eglise a recommandée aux fidèles en leur faisant d'indulgences : « Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu ? O mon Dieu, je n'en sais rien ; tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous n'ayez prévu, réglé et ordonné de toute éternité. Cela me suffit, ô mon Dieu, cela me suffit ; j'adore vos desseins éternels et impénétrables ; je m'y soumetta

de tout mon cœur pour l'amour de vous. Je veux tout, j'accepte tout ; je vous fais un sacrifice de tout, et j'unis ce sacrifice à celui de Jésus-Christ, mon divin Sauveur. Je vous demande, en son nom et par ses mérites infinis, la patience dans mes peines et la parfaite soumission qui vous est due pour tout ce que vous voulez ou permettez. »

Une telle résignation à la volonté divine vaut mieux que la science de l'avenir, et si nous avons quelque chose à craindre, jetons nous dans les bras de Dieu : *Si vis fugere a Deo, nil Deum fuge.*

A. L.

Journal des Bons Exemples.

L'HIVER.

Chaque saison porte nettement distinct le caractère qui lui est propre. L'Hiver est austère, économe, réparateur. Se réservant de tout compenser par l'importance même de son mandat, il laisse volontiers aux autres saisons leurs avantages respectifs : au Printemps, sa parure ; à l'Été, sa splendeur ; à l'Automne, ses richesses. Bien plus, ne faisant pour lui-même aucun frais, il thésaurise avec patience, afin que, merveilleuse trésorière des plantes, des animaux et de l'homme, la Terre puisse suffire aux dépenses du nouvel an.

L'Hiver a, pour agents plus ou moins spéciaux, le froid, la pluie et le vent. Ces trois fonctionnaires, pour concourir au même but, entrent en leur action ; mais cependant, par périodes choisies, chacun d'eux prédomine tour à tour.

Le froid est l'agent principal de cette saison. Voyez aussi comme il en réalise successivement le triple caractère. L'hiver doit être austère, ne fût-ce que pour donner, par voie de contraste, beaucoup plus de charme au Printemps. Or, remarquez comme le froid procède à cet effet ; il supprime tous les décors, défait toutes les formes, efface toutes les couleurs, fait taire tous les chants ; il arrête, ou du moins ralentit le mouvement organique, il restreint l'évaporation, engourdit les fleuves, solidifie les lacs, et même, aux deux pôles, l'Océan. Et puis, l'Hiver devant être économe pour devenir réparateur, voyez comme le froid agit à cette fin : il accumule au sommet des montagnes les glaces qui doivent alimenter les rivières de l'Été, il enchaîne les forces végétatives, il durcit et ferme le sol pour soustraire à l'influence du soleil la graine qui vient d'être semée. En même temps, il congédie tous les consommateurs nomades et surtout cette foule d'oiseaux maraudeurs qui ne seraient désormais plus que des parasites sans utilité. Si quelques-uns peuvent persister, parce qu'ils sont indigènes, il les force du moins à se rabattre sur les larves, et, par cette harmonie compensatrice, à nous restituer avec profit la dime qu'ils ont prélevée sur nos vergers, sur nos moissons. Ce n'est pas tout : le froid suspend la vie dans les animaux inférieurs, il frappe de léthargie les reptiles et même plusieurs mammifères, il détruit des myriades de mûlots, d'insectes et de lombrics ; et, de toutes les dépouilles, de tous les débris, il forme cette terre éminemment végétale qu'on appelle *humus*. En même temps, voyez comme peu à peu la perspective se modifie et comme tout s'harmonise par degrés ; car, à mesure que le ciel s'assombrit et que les feuilles tombent, les convives que les derniers jours de l'Automne avaient retenus deviennent plus rares et se retirent successivement. Déjà l'hirondelle avait donné aux oiseaux voyageurs le signal du départ, et la marmotte avait annoncé aux animaux hibernants l'heure de la retraite. Le loir rentre dans son trou, l'ours dans sa tanière, la taupe dans son terrier. Or, notez bien toutes ces concordances ; le loir va trouver au cœur de l'arbre un calorifère naturel que l'ours, plus heureux, porte dans son épaisse fourrure, et que la taupe industrieuse se ménage dans la couche de foin qui lui sert d'édredon. Et n'essayons pas de spécifier ici tous les artifices de l'instinct, car l'imagination n'y pourrait suffire. Tandis que, pour s'abriter mutuellement contre le froid, les chauves-souris se suspendent en grappe aux voûtes des cavernes, les serpents, sous la pierre, s'enlacent en nombreux replis ; tandis que le poisson cherche un refuge au fond de son lac et que la grenouille s'enfonce dans la vase de son marais, la chenille, monie lustrée, se cache sous le chaume, et l'araignée, artiste habile, se fabrique un fourreau de ouate soyeuse. Remarquons, toutefois, les trois circonstances harmo-